

L'effacement contre l'oubli

Christophe Veys, historien de l'art

In Monographie 00+4, La Médiatine, Bruxelles, novembre 2004

Les dessins de Lucile Bertrand sont l'espace premier et privilégié de son travail. Ils lui permettent d'approcher la nature même de ce qu'elle cherche à montrer. Si ses propositions peuvent sembler disparates, nombre d'entre elles sont reliées par des liens qu'il nous appartient de relever ici.

Des études préparatoires, croquis de petites sculptures en tarlatane accompagnées de cheveux, d'installations faites de plumes ou encore de sculptures de pétales en papier... Des dessins d'observation de pieds, d'insectes retrouvés morts, ou de coings... Les divers sujets abordés sont partagés entre légèreté et pesanteur, entre l'envol et la chute. C'est un art diaphane qui parlera plus de la brindille que de la forêt, tout en n'oubliant pas que la seconde n'existerait pas sans la première.

Pour autant, malgré les différences, l'artiste navigue sans relâche sur des papiers aux nuances infinies, mue par le plaisir procuré par l'acte de dessiner. Le support est sélectionné avec soin. De même, un grand souci d'exactitude est apporté au choix et à la variété des outils utilisés. Ainsi, certaines zones apparemment simples sont en fait le fruit d'une multitude de coloris ou de nuances de gris. Les dessins sont principalement en ligne claire. Les traits qui définissent les contours révèlent la magie des blancs et créent tantôt la souplesse tantôt la douceur. Les courbes y jouent d'un équilibre savant.

Nombre de dessins sont à la limite de l'effacement. Le crayon y est très sec. La pointe y trace des sillons à la présence fantomatique. La couleur y rejoint celle du papier. Cette étrange présence/absence contraint le « regardeur » à s'approcher de l'œuvre, sans quoi il risquerait de la perdre. La ligne y est comme une empreinte, un témoignage, tel le passage de l'ombre d'un fil. Lucile Bertrand est sœur d'Ariane. Elle cherche à ne pas perdre la mémoire des instants si légers qu'ils s'envolent. Elle tisse aussi, rassemble, constitue des bouquets, à la manière dont on organise des albums de souvenirs ou des journaux intimes.

La crainte de la perte, justement, est au centre des préoccupations de Lucile Bertrand. Des robes, des hamacs, des fruits, des aiguilles, des plumes, des poteaux, autant de choses qui s'attachent, se relient, se greffent. Paradoxalement, c'est par l'effacement qu'elle parvient à lutter contre l'oubli, contre la disparition. Lucile Bertrand n'érige pas des monuments en mémoire de... Elle a depuis longtemps perçu la force du fragment. Ce dernier peut faire remonter jusqu'aux racines de la mémoire, avec plus de force qu'une insignifiante réplique du souvenir. Etrange position de funambule qui, au confort du sol, préférera la singularité du fil, qui, plutôt que l'évidence, choisira la finesse.